

HISTOIRE ET CONSCIENCE HISTORIQUE À L'ÈRE POSTHISTORIQUE

Jocelyn Létourneau

Conférence au colloque annuel de l'Association des musées canadiens
Toronto, 27 mars 2009

NE PAS DISTRIBUER OU CITER SANS PERMISSION

Je ne reviendrai pas sur ce que David Northrup a dit. Je ne reprendrai pas non plus les données qu'il a présentées. Je vais plutôt tabler sur ces données pour offrir mes points de vues sur certaines réalités mises au jour par l'enquête sur la conscience historique des Canadiens. Mon propos, je le précise, tient de l'interprétation exploratoire bien plus qu'il ne relève de la démonstration définitive. En clair, je lance des idées aux fins de discussion surtout, discussion que nous aurons en atelier tantôt.

*

Il est un trait saillant qui ressort de l'enquête que nous avons effectuée : le rapport au passé est une dimension structurale, il est une référence structurante, de la condition existentielle d'une vaste majorité de Canadiens. À mon avis, les répondants qui ont affirmé n'accorder aucune importance au passé sont tout simplement inconscients, au mieux insouciant, de la place et de la présence de l'histoire dans leur vie.

À l'encontre de ce que nous disent certains gourous pressés, nous ne sommes pas entrés dans une ère posthistorique ; le présent et l'avenir ne sont pas en train d'éclipser le passé comme horizon de sens pour l'individu ; et l'hypermodernité est tout à fait compatible avec l'historicité. Pour le dire d'une façon crue : on peut bien, à la suite d'audacieuses manipulations génétiques, transformer l'être humain en une créature bionique, cet être humain n'en demeure pas moins, pour l'instant en tout cas, un animal historique autant que politique. Le jour où il cessera de se rapporter au passé, l'Homme perdra d'ailleurs une touche importante de son humanité. Il est essentiel de le rappeler : la conscience historique, soit la capacité, voire la volonté, de se situer par rapport à une antériorité, une actualité et une postérité, en fonction d'une finalité envisagée à sa destinée privée, est un aspect cardinal, peut-être indépassable, de la condition humaine dont l'un des traits distinctifs est celui de la réflexivité introspective (DIAPO 1).

Je m'excuse d'entrer dans des considérations aussi générales, presque philosophiques. Je dois avouer cependant que j'en ai assez d'entendre ou de lire que, parce qu'ils sont incapables de répondre à des questions précises sur le passé, les gens, notamment les jeunes, délaissent l'histoire qui les indiffère. Sincèrement, que peut-on, que veut-on

prouver en découvrant qu'une majorité de Canadiens ne sait pas qui gouvernait le pays en 1923 ? Connaître les faits du passé national, est-ce cela avoir une conscience historique ? Détenir un savoir encyclopédique sur l'histoire, est-ce cela faire preuve d'un intérêt pour le passé ? Je pense qu'il faut éviter d'associer automatiquement méconnaissance de l'histoire et indifférence au passé. On peut certes déplorer le niveau de culture historique d'une population dans son ensemble. On peut aussi dénoncer l'apathie d'un gouvernement à corriger la situation. Il semble toutefois que les lacunes observées chez les gens au chapitre de leurs connaissances historiques aient peu à voir avec l'intérêt et la place que tient la référence au passé dans leur vie quotidienne. Pour la majorité des Canadiens, en tout cas pour ceux qui sont âgés de 18 ans et plus, cet intérêt et cette place sont importants plutôt qu'anecdotiques. Les données apparaissant à l'écran le prouvent éloquemment (**DIAPO 2**).

*

Mais, pourrait-on se demander, comment et pourquoi les Canadiens sont-ils intéressés par le passé ?

Notre enquête, qui rejoint sur ce point les enquêtes américaine et australienne, permet d'amener quelques idées au moulin de la réflexion. Il appert ainsi que le passé auquel les Canadiens portent le plus d'intérêt et qu'ils considèrent comme étant le plus important est celui de leur famille. Bien sûr, cela ne veut pas dire que les autres passés – celui de la nation, celui de la région, celui de la province, celui du groupe culturel ou ethnique, celui de la religion ou de la tradition spirituelle, par exemple – n'ont pas d'importance pour les Canadiens. Mais, clairement, ces passés, tous collectifs on le notera, sont, chez la grande majorité des Canadiens, loin derrière le passé de la famille comme centre de préoccupation et source de motivation pour en apprendre davantage sur ce qui fut ou pour se livrer à des activités touchant à l'histoire. Voyez, pour vous en convaincre, les données apparaissant maintenant à l'écran (**DIAPO 3**).

Il semble également que les Canadiens fréquentent l'histoire ou s'y intéressent parce qu'ils sont attirés par l'idée de transmettre quelque chose qui est important ou significatif pour eux et qui concerne le passé. De même, les Canadiens se livrent à des activités reliées à l'histoire parce que ces activités, qui prennent souvent la forme de passe-temps anodins, leur permettent de comprendre le passé, de comprendre qui ils sont et d'être en lien plus ou moins intense avec le passé dont ils se sentent tributaires et fiduciaires. C'est ce qu'indiquent les données du présent tableau (**DIAPO 4**).

Ces affirmations mènent à ce que, pour le moment, je me contenterai de poser comme une hypothèse de travail. Sur la base des données recueillies, il appert que la majorité des Canadiens s'intéressent au passé à partir d'une perspective d'abord *individuelle*, le font pour se situer *singulièrement* dans un contexte historique, le font aussi pour donner du sens à leur vie *propre*. Et en se raccrochant à une histoire familiale, ils peuvent s'inscrire *personnellement* dans une durée spécifique et maîtrisable (**DIAPO 5**).

À l'origine de l'intérêt pour le passé chez une majorité de gens, il y aurait donc, semble-t-il, le désir individuel de se définir par et dans l'histoire en vue de se mieux comprendre à une *échelle microsociale* et par rapport à une *continuité* qui, pour tout un chacun, fait ou ferait sens au *présent*.

Dit autrement, l'intérêt manifesté par les gens pour le passé découlerait de leur volonté de coloniser le temps – ce temps immense qui n'a de cesse de s'écouler et qui effraie par son infinité, son imprévisibilité et son irréalité – coloniser le temps, dis-je, d'une histoire dont ils seraient les acteurs-narrateurs principaux et qui leur permettrait de marquer de leur empreinte concrète la vie qui passe tout en se donnant l'illusion désirée de contrôler leur devenir.

Ce serait donc la motivation de transformer le temps abstrait, objectif et général en une durée substantielle, subjective et particulière, durée coïncidant avec leur besoin de sens et de contrôle de leur destinée au présent, qui serait à l'origine de l'intérêt premier des gens pour le passé.

Or, pour l'individu, le passé familial serait le moyen par excellence de colonisation du temps abstrait. Il serait également le lieu par excellence de concrétisation du passé infini et indéterminé, ramené par ce biais à l'échelle d'une histoire, d'une mémoire et d'une durée maîtrisables par sa personne.

L'époque actuelle, on ne doit pas l'oublier, est marquée par le désir des individus de dominer leur sort et de produire librement le sens de leur existence, envers et contre l'emprise des grands systèmes régulateurs et des idéologies massificatrices. Le défi des gens est aussi de se prémunir contre l'anxiété ontologique découlant de la crainte de l'ab-sens (**DIAPO 6**). Or, l'une des façons de contrôler son destin dans l'avenir, de donner du sens à son existence pour agir au présent et de s'armer contre l'appréhension du néant, si ce n'est de faire face à l'insoutenable légèreté de la vie, pourrait être de se doter d'une histoire privée, histoire pensée et posée comme point de départ de tout et socle relativement solide devant la faillite des guidances coutumières, que ce soit la révélation, la tradition, la raison ou la nation.

Si cette hypothèse est juste, elle pourrait permettre d'éclairer sous un jour nouveau ce qui relève de la condition postmoderne, dont on ne peut contredire la réalité en Occident, mais dont on suppose qu'elle se fonde sur une déshistoricisation et une détraditionnalisation des sociétés et des individus. En vérité, il n'y aurait pas de contradiction entre le désir de monter dans le train de l'avenir et celui de porter une tradition (**DIAPO 7**). Dit autrement, l'arrachement au passé ne serait pas une caractéristique de l'extrême contemporain. La condition postmoderne ne soutiendrait aucun désir de déracinement chez les gens. Elle exprimerait au contraire leur volonté d'enracinement, mais dans une généalogie familiale ou privée d'abord, collective ou nationale ensuite.

Cette hypothèse me semble d'autant plus recevable que la perspective des histoires collectives ou nationales n'est pas absente de la relation que les Canadiens entretiennent

avec le passé. En fait, les gens ne refusent pas la référence collective ou nationale, au contraire. Encore faut-il saisir la façon dont ils se rapportent à l'histoire nationale – ou plutôt rapportent l'histoire nationale à leur expérience et horizon individuels.

*

Certains indices glanés dans différents corpus, y compris dans l'enquête que nous avons réalisée, montrent que les Canadiens établissent des connexions entre leur histoire personnelle et l'histoire d'entités plus vastes, par exemple l'histoire du pays où ils résident, celle de la nation à laquelle ils s'identifient, ou celle du groupe culturel auquel ils appartiennent. C'est ainsi que bon nombre de Canadiens intègrent des éléments de l'histoire nationale à l'histoire de leur famille. Pour eux, il s'agit d'une manière de projeter leur passé intime dans une temporalité plus large qui ajoute du sens à leur vie personnelle, laquelle rejoint ou se déploie dès lors dans un espace commun d'histoire ou de mémoire. D'autres Canadiens font coïncider certains épisodes de leur histoire privée avec des moments forts ou particuliers de l'histoire collective qu'ils ramènent *de facto* à l'échelle de leur vie personnelle, ce qui leur permet d'inscrire leur vécu dans deux trames narratives reliées, l'une individuelle ou privée et l'autre collective ou publique. D'autres Canadiens encore, qui pratiquent la généalogie, passent par le biais de l'histoire collective ou nationale pour bâtir ou rétablir un lien avec leurs ancêtres particuliers. De nouveau, cela leur permet de situer leur vie familiale sur deux trames historiques ou temporalités, l'une collective ou nationale et l'autre privée. Dans tous les cas, il y a la volonté, chez bien des gens, d'inscrire leur individualité dans une mouvance historique qui les dépasse, sans pour autant aliéner leur histoire spécifique au profit d'un passé collectif qui les absorberait dans l'ordre de ses significations. Le présent schéma illustre l'articulation existant à l'heure actuelle entre histoire privée et histoire collective – en tout cas telle que je la conçois (**DIAPO 8**).

Il découle de ce que je viens de dire une autre hypothèse qui oblige à nuancer les poncifs postmodernes sans pour autant les nier : à l'encontre du sens commun, il est faux de prétendre que les gens, de manière générale, ont cessé de se rapporter ou de se référer à des lieux d'histoire ou de mémoire larges, qu'ils soient d'ordre national, religieux ou culturel. Il semble toutefois y avoir un renversement du rapport habituel liant l'individu aux «totalités sociales» que constituent la nation, la religion ou le groupe ethnique ou culturel.

Jadis, la nation – mais on pourrait prendre l'exemple de la religion ou de l'ethnie – était perçue comme une espèce d'entité transcendante dans le creuset de laquelle la collectivité des individus trouvait à s'accomplir de manière extraordinaire. En clair, dans la nation, la communauté des sujets se réalisait sur un mode historique ; mieux, la personne intégrée dans le roman national était l'apothéose de la condition identitaire individuelle.

Il semble que cette vision quasi mythique de la nation, qui n'était pas indépendante des grandes représentations du monde et de l'Homme qui ont fleuri dans la pensée occidentale au cours du «long 19^e siècle», pour le dire comme Eric Hobsbawm, ait beaucoup moins d'écho et d'accueil aujourd'hui qu'hier (**DIAPO 9**). La plupart du temps, c'est désormais la nation qui est intégrée dans le récit personnel du sujet-acteur usant du Nous dans le cadre

de pratiques de Soi. Autrement dit, on vit la nation sur un mode individuel et singulier. On se rapporte moins à la nation qu'on ne la rapporte à Soi. On ne veut plus être écrasé par la mémoire, l'histoire et l'horizon de la nation ; c'est davantage dans la diversité et la multiplicité de ses pratiques quotidiennes que, le cas échéant, on rejoint la nation pour s'y inscrire plus ou moins continuellement et entièrement à titre de sujet singulier – sujet ne renonçant toutefois pas à son individualité ou à sa spécificité.

*

Quelles conséquences tirer de ces observations au chapitre des politiques publiques, voire de la fonction sociale des musées ?

Les sociétés, du fait même de leurs dynamismes internes, ont une propension objective au décentrement, voire à l'effilochement. Il est du ressort des gouvernements de compenser la tendance inhérente des «corps collectifs» à se décentrer en produisant les conditions propices à leur agrégation. Parmi ces conditions il y a l'histoire, soit la production d'un récit du passé par lequel on offre ou veut offrir, à une population composite présentée ou définie comme une collectivité une et unie, les moyens de se penser par rapport à une continuité qui les rassemble dans un *espace d'expérience partagé ou partageable*, et ce, en fonction d'un *horizon d'attentes commun*.

Or, compte tenu de ce que j'ai dit plus haut, on pourrait penser que le contexte de réception de pareille histoire collective, par ceux à qui elle est destinée, n'est plus ce qu'il était. Non seulement les référents collectifs sont souvent subordonnés aux référents individuels, mais l'importance attachée aux lieux d'histoire et de mémoire collectives ont diminué au profit des lieux d'histoire et de mémoire privés, ceux de la famille notamment. Il en résulte pour l'État et les pouvoirs hégémoniques une difficulté d'imposer leurs narrations englobantes et univoques sur l'ensemble de la société. Cela ne signifie pas que les habitants du Canada, par exemple, n'entendent plus se définir comme Canadiens ou ne veulent plus souscrire à une identité canadienne. Au contraire, le sentiment national reste assez fort au pays malgré la présence de régionalismes ou de nationalismes plus ou moins accentués en son sein. La désaffection relative de l'histoire collective comme référent individuel pourrait toutefois réprimer l'ardeur de ceux qui ambitionnent de produire des raisons communes, au sein d'une société aussi diversifiée que le Canada, à partir de l'histoire ou sur la base de l'édification d'un nouveau grand récit national. Il semble que ce ne soit pas en se référant à l'histoire du Canada ou en adhérant à son récit que, le cas échéant, une majorité de Canadiens se sentent Canadiens.

*

Que faire dans ce contexte ? Quelles actions possibles des pouvoirs publics devant l'étiollement relatif et partiel du sentiment d'histoire nationale chez les Canadiens ? À ces questions, je n'ai guère de réponse ferme à offrir. Pour plusieurs, cette réponse est pourtant claire : il s'agit d'ajouter à l'offre d'histoire nationale en occupant tous les fronts possibles de production et de diffusion de cette histoire nationale, de manière à rejoindre les plus

larges publics possibles – élèves, téléspectateurs, familles, consommateurs, touristes, citoyens, etc. Ainsi, la référence historique de la nation reprendra sa place de prédilection et surdéterminera toutes les autres références historiques à partir desquelles l'individu donne du sens à sa vie (DIAPO 10).

Compte tenu de ce que j'ai dit, cette option ne semble pas viable à l'époque où nous vivons. Peut-être y aurait-il lieu de tabler sur le fait que l'histoire familiale est un référent très valorisé pour tenter d'arrimer sur un mode dynamique, non pas binaire mais dialectique, les temporalités privées et collectives, en insistant sur le fait qu'un *moment d'histoire*, tout en ayant ses effets globaux et généraux, n'est jamais vécu de la même manière par tous ceux qui participent de ce moment. Ainsi, le passé pourrait être revisité simultanément dans ses dimensions collectives et privées, ce qui correspond bien à sa réalité qui, on le sait, est irréductible à l'univoque ou au plus grand dénominateur commun. Le schéma suivant illustre la façon dont pourrait être envisagé l'accouplement histoire privée histoire collective (DIAPO 11).

J'ai lieu de croire, puisque les musées raflent la palme de la confiance populaire, qu'il leur revient notamment, à travers les expositions qu'ils présentent, de contribuer à l'arrimage dynamique des histoires privées et des histoires collectives. Je pense que cette voie est déjà empruntée par de nombreuses institutions. L'enquête que nous avons menée montre qu'elle est sans doute valable.

*

Je terminerai en disant que le défi d'arrimer les histoires privées et les histoires collectives n'est pas seulement important du point de vue de l'attraction des foules et de la rencontre de leurs aspirations. Il l'est également du point de vue des exigences propres à la fabrication de raisons communes et à la construction de la Cité dans un contexte de multiplicité des identités. On peut bien noter l'intérêt primordial manifesté par les Canadiens pour le passé de leur famille et vouloir y donner suite ; il reste que si l'on veut éviter l'atomisation sociale, il faudra produire une ou des histoires qui crée(nt) de l'appartenance, du sens commun et une temporalité partageable. À défaut de quoi le présent, sans ancrage dans un socle, s'incurvera devant toutes les tempêtes identitaires qui s'annoncent.

Quelle histoire du passé pour permettre au présent de s'enraciner et à l'avenir d'éclorre en évitant de se retrouver nu et orphelin d'une présence antérieure ? Telle est assurément l'une des questions pressantes qui se pose à l'orée du 21^e siècle, question à laquelle nous nous devons d'apporter des réponses en tant que producteurs des histoires qui donnent du sens au monde et aux hommes.

DIAPO 1

La conscience historique, soit la capacité, voire la volonté, de se situer par rapport à une antériorité, une actualité et une postérité, en fonction d'une finalité envisagée à sa destinée privée, est un aspect cardinal, peut-être indépassable, de la condition humaine dont l'un des traits distinctifs est celui de la réflexivité introspective.

DIAPO 2

Intérêt des Canadiens pour différents passés (données en pourcentage)

	Intérêt pour le passé en général	Intérêt pour le passé de sa famille	Intérêt pour le passé du Canada
Très intéressé	33	52	32
Plutôt intéressé	52	39	54
Peu ou pas intéressé*	15	9	14

* Inclut la proportion des répondants qui ne savent pas ou ne veulent pas répondre.
Source : *Enquête sur Les Canadiens et leurs passés*, mars 2007-avril 2008.

DIAPO 3

Importance accordée à différents passés,
résidents du Québec et des autres provinces du Canada
(données en pourcentage)

passé	famille ^b		Canada ^c		province ^a		groupe culturel ou ethnique ^b		religion ou trad. spirituelle ^b	
	Q	C	Q	C	Q	C	Q	C	Q	C
Très important	55	70	34	44	46	32	40	38	26	34
Plutôt important	33	26	42	50	38	54	38	43	33	33
Peu ou pas important*	12	4	24	6	16	14	22	19	41	33

* Inclut la proportion des répondants qui ne savent pas ou ne veulent pas répondre.

a.b.c. Statistiquement significatif à .05 (a) ; à .01 (b) ; à .000 (c).

Source : *Enquête sur Les Canadiens et leurs passés*, mars 2007-avril 2008.

DIAPO 4

«Feeling Connected to the Past : Canadian Results»

DIAPO 5

Sur la base des données recueillies, il appert que la majorité des Canadiens s'intéressent au passé à partir d'une perspective *individuelle* ; le font pour se situer *singulièrement* dans un contexte historique ; le font aussi pour donner du sens à leur *vie propre*.

Et en se raccrochant à une histoire familiale, ils peuvent s'inscrire *personnellement* dans une durée spécifique et maîtrisable.

DIAPO 6

L'époque actuelle est marquée fondamentalement par le désir des individus de dominer leur sort et de produire librement le sens de leur existence, envers et contre l'emprise des grands systèmes régulateurs et des idéologies massificatrices. Le défi des gens est aussi de se prémunir contre l'anxiété ontologique découlant de la crainte de l'«ab-sens».

Or, l'une des façons de contrôler son destin dans l'avenir, de donner du sens à son existence pour agir au présent et de s'armer contre l'appréhension du néant, si ce n'est de faire face à l'insoutenable légèreté de la vie, pourrait être de se doter d'une histoire privée, pensée et posée comme point de départ de tout et socle relativement solide devant la faillite des guidances coutumières, que ce soit la révélation, la tradition, la raison ou la nation.

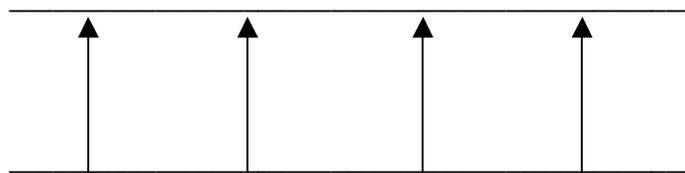
DIAPO 7

En vérité, il n'y aurait aucune contradiction entre le désir de monter dans le train de l'avenir et celui de porter une tradition. L'arrachement au passé ne serait pas une caractéristique de l'extrême contemporain. La condition postmoderne ne soutiendrait aucun désir de déracinement chez les gens. Elle exprimerait au contraire leur volonté d'enracinement – mais dans une généalogie familiale ou privée d'abord, collective ou nationale ensuite.

DIAPO 8

Articulation présumée, à notre époque,
de l'histoire privée et de l'histoire collective

Ligne de l'histoire publique ou nationale ; temporalité collective



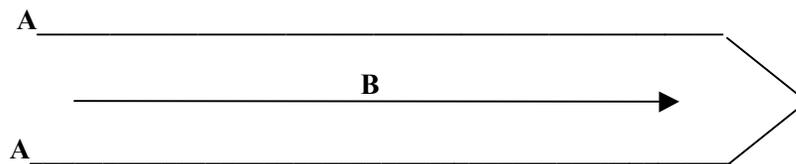
Ligne de l'histoire individuelle ou familiale ; temporalité privée

DIAPO 9

De nos jours, c'est la nation qui est intégrée dans le récit personnel du sujet-acteur usant du Nous dans le cadre de pratiques de Soi. Autrement dit, on vit la nation sur un mode individuel et singulier. On se rapporte moins à la nation qu'on ne la rapporte à Soi. On ne veut plus être écrasé par la mémoire, l'histoire et l'horizon de la nation ; c'est davantage dans la diversité et la multiplicité de ses pratiques quotidiennes que, le cas échéant, on rejoint la nation pour s'y inscrire plus ou moins continuellement et entièrement à titre de sujet singulier – sujet ne renonçant toutefois pas à son individualité ou à sa spécificité.

DIAPO 10

Renationaliser l'espace public de la société ?



A. Cadre de l'histoire publique ou collective ; temporalité nationale

**B. Ligne des histoires individuelles, familiales ou particulières ;
temporalités privées**

DIAPO 11

Articulation envisagée entre histoire privée et histoire collective

- A. Ligne de l'histoire publique ou nationale ; temporalité collective
- B. Ligne de l'histoire individuelle ou familiale : temporalité privée

